

L'innocence au bord de l'eau, avant que tout ne bascule

Seule une catastrophe, parfois, permet de grandir. La nostalgie de l'innocence et du premier amour perdu berce « Septembre noir » de Sandri Veronesi

JEAN-BERNARD VUILLÈME



Dans le dernier roman de Sandro Veronesi qui démarre au bord d'une plage, on retrouve les thèmes chers à Veronesi : l'amour, la mort, les liens familiaux, la responsabilité....
(«Irrépétable: mes filles sur la plage» une photo de Mimmo Pintacuda de 1968/Bridgeman/IMAGO) — © IMAGO / IMAGO/Bridgeman Images

Quand on est un enfant heureux, protégé de la férocité du monde par des parents aimants et responsables, seule une catastrophe fait grandir. Dire adieu à une certaine quiétude que l'on ne retrouvera plus jamais, c'est dur. Cela réveille, secoue, rudoie : « Ah bon, c'est donc cela ? » Oui, c'est cela. Le narrateur de ce roman, Luigi Bellandi, Gigio pour les intimes, un professeur et traducteur italo-irlandais, remonte dans son passé, plus précisément quand il avait 12 ans, en 1972, et qu'il fut frappé par un « séisme » venu l'arracher à l'enfance. La nostalgie de l'innocence et du premier amour perdu berce son récit.

Luigi n'évoque pas cette époque de sa vie de manière distante et détachée, il s'y plonge avec une sorte d'intransigeance maniaque, attentif aux petites choses, voire aux détails qui composent « l'air du temps ». C'est l'été et la famille se dore la pilule sur une plage toscane. Ils habitent la petite ville de Vinci (oui, là où naquit

Léonard) et passent généralement l'été au bord de la mer, Fiumetto, à quelques dizaines de kilomètres de chez eux. Et là, sur la plage, c'est la banalité même. Il y a sa sœur cadette Gilda, sa mère, une belle et discrète Irlandaise aux « cheveux d'une couleur prodigieuse ». Et son père, avocat pénaliste, un « homme bon et plein de vie », fou de mer et de voile. Très présent, bien que sa passion l'éloigne de la plage, avant que des obligations professionnelles le contraignent à abréger ses vacances.

Vie de plage heureuse

On sait dès le départ que se produiront des événements perturbants, mais le narrateur s'attarde sur cette vie de plage heureuse et végétative, juste pimentée par quelques virées en mer avec le père, puis par la sourde passion nourrie par Gigio pour sa voisine de parasol, la belle Astel, une « grande » de 13 ans. C'est la fille d'une beauté éthiopienne, épouse du riche et arrogant Ludico Raimondi. Cette passion va éclore aux dépens de celle que Gigio nourrit pour tous les sports, avec une connaissance aiguë des athlètes de pointe de cette époque. Il surmonte sa timidité et ses complexes dans le regard d'Astel au point presque d'en oublier les sacro-saints Jeux olympiques.

Ainsi va le récit, lancinant, peu à peu envoûtant jusqu'à devenir captivant. Veronesi avance à pas de loup dans cette histoire bien charpentée. Un peu à la manière de Kundera, il lui arrive de commenter la narration. Les personnages émergent lentement de l'apparente banalité du bonheur, par petites touches, à la faveur notamment de l'habitude qu'a prise Gigio, dès qu'il n'est plus à la plage, d'écouter aux portes, ce rideau derrière lequel se murmurent des conversations en décalage avec la sérénité balnéaire.

De sourdes menaces

Un meurtre, suivi de la brutale séparation de ses parents, va bouleverser l'existence de Gigio. Un traumatisme collectif vient corser le tableau, l'attentat du groupe terroriste Septembre noir contre les JO de Munich, qui avait coûté la vie à onze athlètes israéliens et à un policier allemand en septembre 1972.

On retrouve dans ce roman des thèmes souvent brassés par Veronesi : l'amour, la mort, les liens familiaux, la difficile conquête de l'autonomie et de la responsabilité. Sa narration empathique ne se déploie pas cette fois dans la dimension tragicomique qui caractérise certains de ses romans, notamment ceux qui mettent en scène Pietro Paladini, une sorte de Candide contemporain (*Chaos calme, Terres rares*). Les personnages de ce *Septembre noir* n'en sont pas moins talonnés par de sourdes menaces ou assommés par des coups du sort. Ils ont toujours le chic de faire des faux pas et de se fourrer dans des situations scabreuses. Comme Gigio, qui joue les contorsionnistes pour se faufiler sous les cabines de la plage, à l'affût d'objets perdus, et se retrouve malgré lui sous celle de sa mère en train de parler toute seule.

Genre : roman

Auteur : Sandro Veronesi

Titre : Septembre noir

Traduit de l'italien par Dominique Vittoz

Editions Grasset

Pages : 318